

Chemins de la mémoire de guerre au Japon au XX^e siècle. Une perspective comparative¹

Akiyoshi Nishiyama

1. Introduction: le 150^e anniversaire d'amitié germano-japonaise 2010/11

Au cours des deux dernières années 2010/2011, on a commémoré le 150^e anniversaire de l'amitié germano-japonaise, ou, pour dire les choses de manière plus officielle, des relations diplomatiques germano-japonaises. Une série de manifestations a été organisée dans les deux pays - des conférences, des expositions, et des soirées musicales, théâtrales, des projections de films, etc. En Allemagne, il y a eu une grande exposition au musée Martin-Gropius-Bau à Berlin sur le célèbre peintre d'ukiyo-e, Katsushika Hokusai, intitulée "Hokusai Retrospective".

On décompte les années d'amitié à partir de 1860/1861, lorsqu'une délégation de la Prusse et de l'Union douanière allemande (Deutscher Zollverein), dirigée par le diplomate prussien Friedrich Albert zu Eulenburg, dite donc *l'Expédition Eulenburg*, vint au Japon à la fin de 1860 et conclut en 1861 le traité d'amitié et de commerce prusso-japonais avec le gouvernement du shogunat à Édo, l'ancien nom de Tokyo. Ce traité s'inscrivait en principe dans la série des précédents traités dits «inégaux» qui avaient été conclus entre le Japon d'une part et les pays «occidentaux» d'autre part - les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, la Russie, les Pays-Bas et la France. On a donc célébré au cours de ces dernières années une série d'anniversaires d'amitié avec ces pays. Avec la France, par exemple, il y eut en 2008, 758 événements du seul côté français².

La Prusse avait dans cette entreprise une arrière-pensée concernant sa politique allemande: augmenter son influence dans la Confédération germanique (Deutscher Bund) et contrer son rival, l'Autriche, en faisant acte de présence sur la scène politique et économique globale. Après avoir conclu le traité avec le Japon, *l'Expédition Eulenburg* se rendit en Chine et au Royaume de Siam, la Thaïlande, avec le même objectif.

Pour fêter un tel anniversaire d'amitié, il n'est que logique de souligner les aspects qui unissent ou lient les deux pays, pas ceux qui les divisent. Il y eut donc des expositions sur *l'Expédition Eulenburg*, ou d'autres qui présentaient les Allemands qui

étaient venus au Japon déjà avant le traité mentionné ci-dessus et avaient contribué à introduire la civilisation européenne, surtout la médecine, dans le Japon prémoderne, ou à présenter, dans l'autre sens, la culture japonaise en Europe: Engelbert Kämpfer (1651-1716) et Philipp Franz von Siebold (1796-1866). Ils avaient séjourné au Japon (Nagasaki) en tant qu'attachés de la Compagnie des Indes orientales des Pays-Bas, le seul pays européen, avec qui le shogunat ait eu des relations diplomatiques, même si elles étaient assez limitées.

Un autre exemple plus contemporain, mais peut-être moins connu jusqu'à la fin du 20^e siècle est l'histoire des camps de prisonniers de guerre allemands au Japon pendant de la Première Guerre mondiale, lorsque les troupes japonaises occupaient la concession allemande en Chine Kiautschou (Jiāozhōu). Le cas le plus célèbre en est sans doute celui de Bando dans l'île de Shikoku, au Sud-Ouest du Japon. C'est là que fut jouée, par un orchestre de prisonniers allemands du camp, l'«Hymne à la joie» de Beethoven, pour la première fois au Japon. Un film japonais de 2006, relate cet épisode. Grâce au commandant du camp, qui était lui-même issu d'une région vaincue lors de la Guerre civile de 1868/69, le traitement des prisonniers allemands fut assez libéral. En tant que lieu de mémoire germano-japonais, cette histoire montre bien, disait-on, que l'on pouvait nourrir, même au temps des hostilités, l'amitié et des échanges au niveau personnel.

2. «L' obsession allemande» au Japon : maître de la «Vergangenheitsbewältigung»?

Grâce à la mobilisation de toutes ces ressources historiques, la fête d'anniversaire s'est déroulée sans problème, à l'exception d'un incident, peu relevé mais très significatif pour le sujet que je voudrais appeler «l'obsession allemande» au Japon, et sur lequel je souhaite m'arrêter quelques instants.

Il s'agit des résolutions des parlements des deux pays, le *Bundestag* allemand et la Chambre des représentants japonaise, qui y plaidaient pour le renforcement de l'amitié et de la coopération dans l'avenir. C'est le *Bundestag* allemand qui en avait pris l'initiative et la résolution soutenue par tous les partis avait été votée à l'unanimité le 27 janvier, donc le jour de commémoration de la Shoah, à l'exception du parti de gauche (*Die Linke*) qui s'était abstenu³. S'inscrivant dans la continuité des relations germano-japonaises depuis 1861, cette résolution souligne le point commun qui existe dans le *nation-building* des deux Etats. Je cite dans le texte la partie en question :

«Entre les deux pays il y a beaucoup de ressemblances au début du développement comme Etat-nation. Au Japon ainsi qu'en Allemagne,

l'Industrialisation a débuté avec du retard, si on compare avec la Grande-Bretagne et la France, au milieu ou à la fin du 19^e siècle. La fondation de l'Etat-nation peut être, dans les deux cas, datée de l'année 1871, lorsque l'Empire allemand fut établi, tandis qu'au Japon la seigneurie féodale était remplacée par le système des préfets contrôlés par le gouvernement central de Tokyo. Les deux pays avaient comme objectif commun de développer, dans le cadre d'une monarchie constitutionnelle, un Etat moderne, politiquement et économiquement efficace, dans lequel des réformes étaient impulsées par une bureaucratie professionnalisée. Pour cette raison, les codes administratifs et civil allemands constituèrent à de nombreux points de vue un modèle pour les réformes japonaises, même pour l'élaboration de la Constitution japonaise de 1889 qui resta en vigueur jusqu'en 1947.»⁴

Ensuite, après avoir évoqué des échanges culturels rétablis et développés après la fin de la Première Guerre mondiale, la résolution aborde la période délicate, qui est celle de la période de 1933 à 1945. Voici encore les passages concernés:

«Avec la prise de pouvoir des nationaux-socialistes en Allemagne les relations germano-japonaises prirent progressivement la forme d'une alliance militaire. En septembre 1940, le Japon signa le Pacte tripartite avec l'Allemagne et l'Italie, qui élargissait le Pacte antikomintern, en stipulant un soutien militaire réciproque. [Pour l'Allemagne nazie] L'alliance avec le Japon aurait pu empêcher les Etats-Unis d'entrer dans la guerre aux cotés de la Grande-Bretagne. Le Japon se réservait cependant la faculté de décider en toute indépendance, dans le *casus foederis*, s'il déclarait la guerre aux Etats-Unis ou non.

L'Allemagne et le Japon menèrent leurs guerres d'agressions et de conquêtes qui entraînaient des destructions et des pertes humaines considérables chez leurs voisins. Pour les deux pays, la Seconde Guerre mondiale finit par une capitulation sans conditions et une catastrophe politique et morale.»⁵

Après 1955, lorsque les deux pays eurent rétabli leurs relations diplomatiques, ils développèrent une coopération à plusieurs dimensions – économique, culturelle et politique. Finalement, comme je l'ai déjà dit, la résolution essayait de renforcer le partenariat germano-japonais pour une action commune face aux défis globaux politiques et économiques.

Vous me demanderez peut-être: Pourquoi un incident à propos de cette résolution, qui semble plutôt raisonnable? En fait, il a été provoqué par la version japonaise de la résolution, votée dans la Chambre des représentants le 22 avril 2011. Dans la version japonaise, qui est de manière générale beaucoup plus courte (quelques lignes) que la version allemande de quatre pages, quelques passages du dernier paragraphe sont supprimés ou abrégés. On trouve les passages suivants:

«Les deux pays se sont affrontés au cours de la Première Guerre mondiale, mais lors de la dernière guerre mondiale, ils ont conclu le Pacte tripartite en 1940 et, par conséquent, ils sont devenus des alliés. Ensuite, ils sont entrés en guerre avec d'autres pays, ce qui a entraîné beaucoup de dommages pour ces pays, en faisant aussi beaucoup de victimes dans chacun des deux pays.»⁶

Comme vous voyez, l'expression «guerre d'agression et de conquête» a été supprimée, et la formulation de responsabilité ou de culpabilité est beaucoup moins claire, surtout si l'on souligne le propre sacrifice avec une nouvelle phrase et si l'on omet le mot «voisin» ainsi que la phrase «catastrophe politique et morale». Pour cette raison, un député communiste a critiqué la résolution:

«Il n'est pas tolérable de voter une telle résolution qui signifie un grand recul dans la perception de l'histoire de l'agression et de l'invasion japonaise, qui doit être placée au centre. La résolution du *Bundestag* allemand admet bien le caractère agressif et conquérant des guerres conduites par l'Allemagne et le Japon et exprime ses sincères regrets. Si notre résolution ne veut pas rendre compte des réalités de la guerre passée en taisant les actes d'invasion, nous n'échapperons pas à une critique internationale.»⁷

Mais cette critique a trouvé peu d'écho. Même si cet incident risquait de jeter un trouble sur l'anniversaire de l'amitié germano-japonaise, il a été rapidement oublié au milieu des problèmes urgents causés par le grand séisme au Japon de l'Est et surtout liés à l'explosion de la Centrale nucléaire de Fukushima.

Mais il faut noter que le premier avant-projet de résolution soumis au bureau de la Chambre (fin mars) contenait les passages de la version allemande. Ce sont les députés du parti libéral-démocrate (LDP), parti conservateur d'opposition, qui ont exercé une pression en vue de la révision de l'avant-projet. Ils soutiennent que les formulations

proposées pourraient être (mal) comprises comme si les forfaits japonais étaient identiques aux crimes du nazisme allemand, notamment la Shoah⁸.

On retrouve ici un des éléments essentiels de ce que l'on peut appeler «l'obsession allemande» du Japon que j'ai évoquée. L'origine de cette obsession remonte aux années 1980, lorsque se produisit en 1982 «le premier conflit des manuels scolaires d'histoire dans l'Asie de l'Est» qui avait été causé justement par la révision des manuels scolaires japonais. Le ministère de l'Education nationale avait demandé aux éditeurs scolaires de remplacer «invasion» par «avance» pour évoquer l'action de l'armée japonaise en Chine dans les années 1930. C'est dans ce contexte que l'Institut Georg-Eckert, centre international de recherches sur les manuels scolaires de Braunschweig, et le dialogue germano-polonais sur les manuels d'histoire ont été essentiellement présentés au Japon.

L'image de l'Allemagne comme «maître» de la «Vergangenheitsbewältigung» avait reçu une impulsion décisive grâce au discours au *Bundestag*, le 8 mai 1985, du président de la République fédérale, Richard von Weizsäcker, à l'occasion du 40^e anniversaire de la fin de guerre. Cela avait eu d'autant plus d'écho que la visite «officielle» du premier ministre Yasuhiro Nakasone au sanctuaire Yasukuni le 15 août (date de fin de guerre pour le Japon⁹) de la même année avait provoqué une forte protestation notamment en Chine et en Corée, mais aussi à l'intérieur du Japon, de la part de la gauche¹⁰. On trouvait cette déclaration problématique, parce que ce sanctuaire shintoïste, construit en 1868 comme *le* sanctuaire honorant ceux qui étaient tombés pour la patrie, avait accepté d'y vénérer les esprits de ceux condamnés à mort par le Tribunal de Tokyo en 1947. Le contraste semblait trop claire. La célèbre phrase de Weizsäcker : «Ceux qui ferment les yeux sur le passé, sont aveugles même pour le présent» est désormais souvent citée pour critiquer les paroles apologétiques ou nationalistes des membres du gouvernement ou des politiciens de droite. Les Chinois et les Coréens font souvent eux-mêmes référence à l'Allemagne et à Weizsäcker pour mettre en relief la «Vergangenheitsbewältigung» manquée au Japon.

Plus les partis de gauche (ou «les progressistes») japonais, mais aussi les pays voisins admiraient l'Allemagne de Weizsäcker, plus forte devenait aussi la réaction négative face à la comparaison germano-japonaise et face à la «Vergangenheitsbewältigung» allemande elle-même. Le porte-parole de ce refus est le germaniste Kanji Nishio, qui a développé ses critiques dans un livre publié en 1994, «Les tragédies différentes – l'Allemagne et le Japon». Comme le suggère le titre, Nishio soutient dans cet ouvrage que les crimes du nazisme sont singuliers dans l'exécution de la destruction systématique et exhaustive des juifs ou des autres groupes, basée sur une idéologie antisémite et raciste, tandis que

ce que l'armée japonaise faisait dans ses guerres aurait appartenu à ce que l'on considère généralement comme du domaine de la guerre «ordinaire». Certes, dit-il, il y a eu quelques «dérapages» malheureux, y compris le massacre de Nankin, mais ils ne furent pas systématiquement programmés ni exécutés, comme la Shoah orchestrée par l'Allemagne. Sa critique s'oriente aussi contre la manière dont les Allemands réfléchissent sur leur passé. Selon lui, la «Vergangenheitsbewältigung» est un concept stratégique visant à disculper le peuple allemand car, en fait, les Allemands sont bien responsables d'avoir amené les nationaux-socialistes au pouvoir, mais cela n'entraînait pas la propre culpabilité de l'Allemagne pour les crimes commis. Pour Nishio, même la théorie de Karl Jaspers sur la culpabilité en est un exemple¹¹.

Ironiquement, ses critiques envers l'Allemagne auraient pu être considérées comme de gauche ou «progressistes» dans le contexte allemand: son argument sur la singularité des crimes du nazisme rappelle la position de Jürgen Habermas, pas celle d'Ernst Nolte, dans l'«Historikerstreit» en 1986 ; en ce qui concerne la distinction stratégique entre les nazis coupables minoritaires et les allemands ordinaires majoritairement innocents, cette position a été attaquée par l'exposition sur les crimes de la «Wehrmacht» en 1995 (et remaniée en 2000). Comme un rappel à l'image trop idéalisée qui est celle de l'Allemagne au Japon, les critiques de Nishio méritent une lecture attentive. Mais d'autre part, - ce qui est typique pour des discours nationalistes - elles décrivent d'une façon trop simpliste le paysage des courants intellectuels et politiques en Allemagne, comme s'il n'y avait qu'un courant dominant, celui qui est favorable à son argumentation. C'est assurément à cause de l'influence de ces critiques qu'on trouve dans les blogs nationalistes des commentaires déraisonnables à propos de l'incident de la résolution japonaise: en ignorant complètement que la résolution est issue du *Bundestag* allemand, ils lancent le reproche au parti démocrate, parti majoritaire, d'avoir arbitrairement, donc sans accord préliminaire avec le gouvernement allemand, élaboré une résolution qui est en contradiction avec la position de l'Allemagne, qui la refuserait donc avec indignation. Alors que, comme vous pouvez le constater, c'est l'inverse qui est vrai.

Weizsäcker a de plus été soumis à des critiques venues du camp opposé de l'échiquier politique. Ce sont des intellectuels «post-nationalistes» qui veulent fondamentalement «dépasser» l'Etat-nation, en remettant en cause l'exigence de demander aux citoyens de sacrifier leur vie pour la patrie. Weizsäcker a présenté dans sa conférence à Tokyo en 1995 un épisode auquel il a assisté à Berlin lors de la cérémonie du 50^e anniversaire de la fin de guerre. Il s'agit de l'allocution du président

François Mitterrand qui dit à la fin: «Ils (= les soldats allemands) étaient courageux. Ils acceptaient la perte de leur vie. Pour une cause mauvaise, mais leur geste à eux n'avait rien à voir avec cela. Ils aimaient leur patrie.» Émouvantes ou reconciliantes pour le public franco-allemand ou européen, ces paroles de Mitterrand et leur présentation positive par Weizsäcker ne sont, du point de vue des post-nationalistes japonais, qu'un indice de la continuité de la valeur fondamentale de l'Etat-nation, «mourir (et tuer) pour la patrie»¹².

Cette bataille à deux fronts a affaibli dans une certaine mesure l'image de l'Allemagne comme maître de la «Vergangenheitsbewältigung», mais cette obsession n'a pas complètement disparue, comme le montre l'incident de la résolution.

3. «Guerre d'agression et d'invasion» dans l'opinion publique japonaise

Revenons ici à la phrase supprimée : «guerre d'agression et d'invasion». Est-ce que cet incident signifie que la majorité des Japonais d'aujourd'hui ne considèrent pas les guerres «précédentes» comme étant d'agression et d'invasion, peu importe qu'elles soient identiques à la guerre de l'Allemagne nazie ou non? D'après une statistique d'enquête effectuée en 2000, par le *NHK* (équivalent à la BBC) *Broadcasting Culture Research Institute*, 51% des interrogés admettaient que les guerres de 1931 à 1945 furent des guerres d'invasion des pays voisins asiatiques, tandis que seulement 15 % donnaient une réponse négative. («indifférent» 7%, «ne sais pas» 28%). A la question suivante: «Les guerres étaient-elles inévitables à cause de la pauvreté des ressources au Japon ?», le pourcentage de «oui» est de 30%, tandis que celui de «non» est de 35% («indifférent» 4%, «ne sais pas» 31%).

«Les guerres précédentes, sont-elles des guerres d'invasion aux pays asiatiques?»¹³ (2000)

Génération Age (naissance)	Total	«sans-guerre» 16-41 (1959-1984)	«après-guerre» 42-61 (1939-1958)	«avant/dans-guerre» 62- (1938)
Oui	51	48	54	50
Non	15	16	13	15
Indifférent (e)	7	7	8	5
Ne sais pas	28	30	25	30

Si on compare ces résultats à ceux en 1982, on peut y voir un certain progrès: même si la réponse positive à la question sur la guerre d'invasion reste stable (51%), le pourcentage de la réponse positive à la question sur la guerre «inévitabile» a diminué de 45% à 30%.

Cependant, on ne doit pas surestimer ces résultats. Premièrement, comme vous

voyez dans la rubrique de la génération «sans-guerre», qui n'a connue aucune guerre dans sa vie, ces taux n'indiquent pas forcément une tendance favorable à une avance. Les taux de «ne sais pas» pour les deux questions sont eux aussi assez hauts (28% pour la première, 31% pour la seconde). On ne peut pas donc dire que «la génération sans guerre» est plus pacifiste que celle «d'avant- ou dans-guerre».

Deuxièmement, et ceci est bien lié au premier point, cette statistique date de l'année 2000, donc, il y a déjà douze ans. Un an après cette statistique, Junichiro Koizumi était devenu Premier ministre. Comme on assistait à un remake des années 1980, sa visite officielle au sanctuaire Yasukuni ainsi qu'un manuel scolaire d'histoire nationaliste provoquaient à nouveau une forte protestation en Asie de l'Est («le second conflit des manuels scolaires d'histoire»). Mais la constellation intérieure du conflit est différente du cas précédent. Le courant conservateur et nationaliste n'est plus exclusivement représenté par le gouvernement, mais aussi ou plutôt par des mouvements sociétaux. Par exemple, le manuel scolaire nationaliste avait été écrit par un groupe d'historiens et pédagogues de droite.

C'est une conséquence dès la fin de la Guerre froide. Dans les années 1990, le Japon devait faire face, plus sérieusement qu'auparavant, aux pays voisins asiatiques, où les mémoires opprimées se déchaînaient, sur des sujets comme celui concernant les dites «femmes de consolation» coréennes, forcées de se prostituer pour les soldats japonais. Le parti libéral-démocrate, qui avait dominé sans interruption la politique japonaise depuis 1955, avait perdu le pouvoir en 1993. Le nouveau Premier ministre, Morihiro Hosokawa, avait utilisé en 1993 pour la première fois l'expression «culpabilité japonaise» dans son discours de Premier ministre lors de la commémoration de la fin de la guerre. On retrouve cette orientation dans celui de Tomiichi Murayama pour le 50^e anniversaire en 1995. Ce discours du Premier ministre socialiste (mais dans une coalition avec le LDP) est, par ailleurs, partiellement cité comme source dans le manuel scolaire d'histoire franco-allemand¹⁴, mais pas dans les manuels japonais... Ce changement politique concernant le passé provoquait en même temps une réaction si forte dans le camp des droites, que, mécontents des manuels existants (auxquels ils reprochent de produire une histoire «masochiste»), celui-ci se décida à écrire son propre manuel.

De plus, les dix premières années du 21^e siècle ont vu la montée économique irrésistible de la Chine. Et la Corée a cessé d'être le pays préféré pour les exportations des produits électroniques japonais. C'est Samsung (et Apple), pas Sony, qui mènent actuellement le marché électronique du monde. Le sentiment du déclin, pourrait-on dire,

alimente jusqu'à un certain degré la mentalité défensive des Japonais, malgré des échanges culturels multiples (musique et productions télévisées) entre les deux pays¹⁵. Cela pourrait empêcher la perception critique des japonais sur l'histoire d'agression et d'invasion de leur propre pays. Il y a donc deux courants opposés au Japon, l'équilibre est assez fragile, d'autant plus que s'y mêlent aussi les nationalismes des pays voisins, qui ont leur propre logique mais provoquent ceux des autres pays.

4. «Bonne Guerre» ? La Guerre Russo-Japonaise de 1904/1905

Pour entrevoir situation actuelle de la perception historique japonaise, je voudrais prendre ici une autre guerre comme exemple: la guerre russo-japonaise de 1904-1905¹⁶.

Au tournant du 20^e siècle, le Japon a connu une série de guerres, exactement à dix ans d'intervalle: la guerre sino-japonaise en 1894, la guerre russo-japonaise en 1904, et la Première Guerre mondiale en 1914. Par ailleurs, si on y ajoute l'intervention en Sibérie en 1918-22, l'affaire de la Mandchourie en 1931, la Seconde guerre sino-japonaise en 1937-45, et la guerre du Pacifique en 1941-45, il n'y a pas, de 1894 jusqu'en 1945, d'intervalle de plus de dix ans sans guerre. Les japonais ont donc vécu pendant ce demi-siècle une série d'avant- et d'après-guerres courtes¹⁷. Mais entre les trois guerres du tournant du 20^e siècle qui ont toutes finies par une victoire pour le Japon, la guerre russo-japonaise a une place très privilégiée dans la mémoire de guerre japonaise. Pourquoi? C'est surtout parce qu'elle fut une guerre victorieuse contre une des grandes puissances européennes. Elle a donc pu être interprétée comme la preuve de la justesse du chemin parcouru par le Japon depuis 1868 : devenir à la fois un membre du concert des puissances et le «leader» des peuples asiatiques.

En fait, la Première guerre sino-japonaise mit l'opinion publique japonaise sous tension, puisque la Chine était restée pour le Japon pendant plus que mille ans la seule puissance politique et culturelle. Certes, on sait bien que l'empire Qing avait révélé sa faiblesse depuis la Première guerre de l'opium en 1839-1842, mais lors de la dernière guerre qui avait précédé la guerre sino-japonaise, la guerre franco-chinoise en 1881-1885, la France n'avait pu vaincre la Chine qu'à la suite de durs combats. En 1894-1895, le Japon, lui aussi, avait perdu environ 15.000 hommes. Cependant, une grande majorité de ces morts (environ 12.000) causée par des maladies contagieuses notamment par le choléra, tandis que la guerre russo-japonaise avait causé beaucoup plus de pertes, environ 90.000 morts japonais, dont 55.000 avaient succombé sur les champs de bataille. Une guerre menée avec des mitrailleuses et des fortifications modernes, comme celle de Port-Arthur, montre déjà les symptômes de la guerre industrialisée, au point que

certains historiens l'appellent «la guerre mondiale numéro zéro»¹⁸. Quant à la Première Guerre mondiale proprement dite, le Japon y participa, mais son rôle fut minime (le gouvernement japonais refusa d'ailleurs d'envoyer ses troupes sur le front européen, comme l'espéraient les Britanniques et les Français, et surtout Clémenceau)¹⁹, on peut caractériser les motivations du gouvernement japonais par la volonté politique de «pêcher en eau trouble» en poursuivant une politique agressive contre la Chine.

Les batailles sanglantes de la guerre victorieuse de 1904-1905 fournirent aux journaux japonais pendant la guerre ainsi qu'au gouvernement après la guerre des «héros» militaires, appelés alors les «dieux militaires». Permettez-moi de vous présenter ici quelques personnages principaux pour vous faciliter la compréhension des nuances perceptibles dans le processus de construction de la mémoire: 1) l'amiral Heihachirô Tôgô, commandant de la flotte combinée japonaise et vainqueur de la bataille de Tsushima (mai 1905) ; 2) le général Maresuke Nogi, le commandant de la IIIe armée qui avait attaqué et occupé la forteresse de Port-Arthur (août 1904 - janvier 1905) ; 3) le capitaine de corvette Takeo Hirose qui était tombé lors de la bataille navale de Port-Arthur ; et finalement 4) le commandant Shuta Tachibana tombé pendant la bataille de Liaoyang (août – septembre 1904). Les deux premiers étaient admirés pour leurs mérites de commandants en chef, tandis que les deux derniers symbolisaient les valeurs militaires et humaines – Hirose était tombé après avoir cherché en vain un de ses subordonnés disparus ; Tachibana à cause de ses combats menés sans reculer. Pour eux, qui allaient être honorés avec d'autres soldats tombés au combat au sanctuaire Yasukuni, on avait construit, en organisant des collectes, leur propre sanctuaire shintoïste et un monument qui leur étaient dédiés, à l'instar de ceux édifiés pour Tôgô et Nogi. Leurs mérites et actes de gloire étaient racontés dans les manuels scolaires et leurs chansons chantées à l'intérieur et à l'extérieur des écoles. Certes, il y eut une conjoncture qui explique leur popularité: c'est surtout à partir de l'année 1930, que leur souvenirs furent massivement exploités. Néanmoins, avec d'autres exemples, y compris ceux d'humbles soldats, ils sont constitutifs des mythes nationaux militaristes dans la société japonaise avant 1945.

Une attention particulière peut être accordée ici au général Nogi. Lors de la bataille de Port-Arthur, qui se prolongea plus longtemps avec beaucoup plus de pertes que prévu, il s'était exposé à de fortes critiques d'incapacité comme commandant d'armée de la part du Quartier Général et dans l'opinion publique irritée. Mais, après la victoire, son image fut inversée. Cependant il fut admiré moins pour ses mérites tactiques que pour sa personnalité qu'on avait assimilée à la tradition (inventée) du *samurai* : sa

maîtrise de soi, sa politesse (montré surtout lors de sa rencontre avec le commandant en chef russe de la forteresse de Port-Arthur après l'armistice), son attitude respectueuse des simples soldats, et sa loyauté absolue pour l'empereur. Le mythe de Nogi a été accentué par son suicide avec sa femme en 1912 à la mort de l'empereur Meiji qui avait insisté, pendant la bataille de Port-Arthur, sur son maintien comme commandant et qui l'avait protégé contre ceux qui demandaient son remplacement.

Après 1945, le GHQ américain sous le commandement de Douglas MacArthur fit effacer, dans le cadre de sa politique de démocratisation de la société japonaise, les passages qu'il trouvait militaristes ou nationalistes dans les manuels scolaires. Y compris bien sûr les récits des «dieux militaires» de la guerre russo-japonaise. On appelle donc les manuels scolaires utilisés juste après guerre les «manuels enduits à l'encre». De même ont été supprimés les deux jours fériés militaires, tous deux liés à la mémoire de la guerre russo-japonaise, le jour commémorial de l'armée (le 10 mars – d'après la victoire à la bataille de Mukden en 1905) et celui de la marine (27 mai – d'après la victoire à la bataille de Tsushima en 1905)²⁰.

a) «L'Empereur Meiji et la Grande guerre russo-japonaise»

Mais les mémoires de gloire ne se laissaient pas effacer par un simple coup de pinceau. C'est ce que montre le film «L'Empereur Meiji et la Grande guerre russo-japonaise», produit en 1957²¹. Ce film est le premier qui place l'Empereur au centre. Avant 1945, ironiquement, plus le culte de l'empereur s'était développé, plus il était difficile ou impossible d'incarner ou de laisser jouer l'Empereur déifié dans le film. Il y apparaissait normalement par une figure en arrière-plan ou par un portrait. L'acteur, une grande star du cinéma, qui jouait l'Empereur dans «L'Empereur Meiji et la Grande guerre russo-japonaise», avoua plus tard qu'il avait hésité à accepter le rôle, puisqu'il avait très peur d'être attaqué par les nationalistes. Mais le contenu du film en soi était, comme le titre le suggère, bien nationaliste. L'Empereur Meiji était peint ici comme un pacifiste, refusant à plusieurs reprises la sollicitation du gouvernement de rompre les relations diplomatiques avec la Russie. Cela était mis en relief par des scènes montrant l'opinion publique agressive et russophobe. La générosité paternelle de l'Empereur aussi était bien illustrée dans plusieurs scènes.

Le film finissait par le message suivant : «Grâce aux efforts chaleureux de toute la nation unie sous l'Empereur Meiji, la guerre a fini par une victoire miraculeuse. Cette victoire a tout d'un coup conduit le Japon, un petit pays d'îles jusqu'alors, dans le groupe des puissances mondiales. Maintenant, nous devons contribuer au

développement et à la paix du monde, en unifiant la gloire et la force de toute la nation japonaise.»

Commercialement, ce film a obtenu un succès énorme. Si on considère le contexte contemporain, on pourrait l'interpréter comme un phénomène consécutif à l'indépendance du Japon en 1952. Même si «le développement très rapide de l'économie japonaise» commença un peu plus tard que le «Wirtschaftswunder» allemand, les Japonais recouvraient de plus en plus confiance en eux : en 1956, le pays avait réussi à se faire admettre à l'ONU²². Pour exprimer cette résurrection, la guerre russo-japonaise était une bonne matière historique, d'autant plus que les films sur la Guerre du Pacifique, dont les dommages étaient encore trop vivants pour les contemporains, soulignaient plutôt parfois les aspects tragiques – le roman filmé de Shohei Ooka en 1959, «Nobi (Brûlage)», thématise, de manière indirecte, même le sujet tabou du cannibalisme des soldats japonais (la majorité des morts parmi les soldats japonais lors de la Seconde Guerre mondiale est due à la famine). De plus, pour les spectateurs de la génération d'avant-guerre, ce film rappelait le «bon vieux temps» de l'«ère Meiji».

b) «Colline 203»

Le deuxième film s'appelle «Colline 203» de 1980. «Colline 203» était le champ de bataille décisif lors du siège de Port-Arthur. Je me souviens personnellement bien encore l'avoir regardé dans un cinéma avec mon père à l'âge de 11 ans. Rétrospectivement, j'avais remarqué qu'il y a quelques scènes d'hommage au film américain «A l'Ouest, rien de nouveau» (1930), basé sur le roman antimilitariste de l'écrivain allemand Erich Maria Remarque «Im Westen nichts Neues». Par exemple, une scène où l'officier, un des protagonistes (il était instituteur dans une ville provinciale avant la guerre et, comme sous-lieutenant de réserve, il avait été mobilisé après le début de la guerre), rencontre un soldat russe agonisant qui lui demandait d'envoyer une photo de lui et de sa femme main dans la main.

Mais ce qui le distingue du film américain, c'est l'évolution du récit plutôt renversée. Dans le film «A l'Ouest, rien de nouveau», le lycéen allemand Paul Bäumer et ses camarades, provoqués par leur professeur, se sont enrôlés et ont été envoyés au front où ils ont dû faire face à la réalité de la guerre loin de leurs illusions. Dans le film «Colline 203», l'officier-instituteur est d'abord très russophile, admirant entre autres Léon Tolstoï, si bien qu'il écrit, au moment de quitter son école pour la guerre un message au tableau noir de sa classe: «Beau pays que le Japon. Beau pays que la Russie». Il demande aux élèves de ne pas l'effacer jusqu'à son retour ou la fin de guerre.

Au front, comme Paul Bäumer, il assiste à la mort de beaucoup de ses subordonnés²³, mais sa désillusion ou son désespoir le conduisent à sa métamorphose en un extrême russophobe. Rendu enragé par les paroles d'un officier russe capturé qui a traité les Japonais de «singes jaunes», qui ne pourraient jamais vaincre la Russie, il a tiré des coups de revolver sur lui, mais en le ratant. Sa colère, cependant, se tourne aussi vers le commandant Nogi. Lors de l'interrogatoire, il accuse Nogi violemment : «Le moralisme militaire à la Nogi, Son Excellence, peut-il sauver la vie des soldats qui sont brûlés dans l'enfer ardent des champs de bataille?». Tout en étant excusé par Nogi, il tombe finalement lors du dernier combat sur la Colline 203. A la fin, il y a une scène où sa fiancée qui l'a connu dans une réunion des russophiles dans une église orthodoxe à Tokyo et qui travaille comme institutrice pendant l'absence de son fiancé, essaie de réécrire lors d'une cérémonie à son souvenir dans la classe la phrase «Beau Pays que le Japon. Beau Pays que la Russie», qui avait été effacée auparavant par le directeur d'école. Mais lorsqu'elle commence à écrire le mot «Russie», elle s'arrête et sort de la classe en pleurant.

Quant à la description de Nogi, le film montre quelques continuités avec la période d'avant 1945: les anecdotes sur sa gentillesse envers les soldats et sur son rapport de bataille à l'Empereur dans la cour impériale où, se souvenant de la mort de ses soldats, y compris ses deux fils, il ne peut pas poursuivre son rapport et tombe à genoux en pleurant, consolé par l'Empereur Meiji descendant du trône et mettant sa main sur son épaule.

Au temps du déclin du cinéma confronté à l'essor de la télévision, ce film a obtenu quand même un succès considérable. Les lecteurs d'un grand journal du cinéma japonais le choisirent comme le meilleur film de l'année 1980 (le second était «Kagemusha, L'Ombre du guerrier» d'Akira Kurosawa qui obtenait la Palme d'or du Festival de Cannes). D'autre part, quelques critiques firent remarquer la connotation politique actuelle du film. C'était justement un an après l'invasion soviétique en Afghanistan et où par conséquent, le Japon avait renoncé, s'étant allié aux États-Unis, à participer aux Jeux Olympiques à Moscou de 1980. Dans la tension internationale le film pouvait être interprété, disaient-ils, comme une propagande russophobe ou anti-soviétique: danger d'invasion russe au Japon et nécessité de défense nationale contre ce pays.

c) «Le nuage blanc en haut de la montée»

Le troisième et dernier exemple que je souhaite mentionner n'est pas un film proprement dit, mais un feuilleton télévisé qui a été diffusé pendant trois années, en

quatre ou cinq épisodes à la fin de chaque année, soit treize épisodes au total. Il a pour titre «Le nuage blanc en haut de la montée».

Ce feuilleton télévisé est basé sur le roman éponyme de Ryôtarô Shiba. Shiba, né en 1923 et mort en 1996, est un des écrivains historiques les plus populaires et celui le plus vendu au Japon, selon une statistique de la Wikipédia japonaise : au total, deux cents millions d'exemplaires de ses ouvrages ont été vendus, dont quinze millions rien que pour le roman «Le nuage blanc en haut de la montée.»²⁴

«Le nuage blanc en haut de la montée» a été publié comme feuilleton dans un journal de 1968 à 1972. C'est un roman sur la «jeunesse de l'Etat-nation japonais» culminant avec la guerre russo-japonaise. Comme Shiba l'écrivait tout au début : «Un très petit pays attend sa floraison». Il y a trois protagonistes dans ce roman : Yoshifuru Akiyama, son jeune frère Saneyuki et un camarade de jeunesse du dernier, Shiki Masaoka. Tous sont nés à Matsuyama, une ville au sud-ouest du Japon. Les frères Akiyama ont tous les deux fait une carrière militaire – Yoshifuru dans l'armée comme commandant d'une brigade de cavalerie lors de la guerre russo-japonaise, Saneyuki dans la marine planifiant la tactique de la flotte combinée de Tôgô en tant que l'officier supérieur de l'état-major. Quant à Masaoka, il avait choisi de se lancer dans une carrière littéraire et était devenu le «père» de la poésie moderne japonaise. En ajoutant Masaoka aux frères Akiyama, le roman dépasse le roman militaire classique et leurs chemins croisés le rendent plus dynamique et intéressant.

Commençant le roman avec la naissance de Saneyuki Akiyama en 1868, l'année de la restauration de Meiji, Shiba met en parallèle le développement du Japon comme Etat-nation et celui personnel des trois protagonistes. C'est donc l'histoire de l'ère Meiji vue par ses personnages. Shiba fait de l'optimisme la caractéristique de cette époque, malgré ou plutôt à cause des dures charges qu'impose la modernisation de «ce petit pays agricole avec peu de ressources naturelles». Le «nuage blanc» signifie donc le monde civilisé et la «montée» le processus de modernisation. Le cadre d'un feuilleton permettait à Shiba d'écrire en détail les expériences faites par les frères Akiyama à l'étranger (en France, en Grande-Bretagne ou aux Etats-Unis) : apprentissage de la modernité avec ses aspects négatifs aux temps de l'impérialisme.

Dans le roman, on trouve plusieurs fois le passage qui fait des reproches aux historiens d'après-guerre, qui étaient pour une grande majorité marxistes et analysaient donc l'histoire de Meiji comme la première période du (ou une étape vers le) capitalisme²⁵. Le schéma «l'Etat capitaliste opprimant la classe populaire opprimée» n'est pas partagé par Shiba. Il écrit: «Le pouvoir autoritaire du gouvernement était très dur,

celui de la société civile était très léger. Il y avait des pauvres jeunes travailleuses textiles, des grèves des fermiers, des affaires de pollution..., vue du côté des victimes, il n'y a aucune époque aussi sombre que celle de Meiji. Mais l'histoire du peuple ne peut pas être comprise seulement dans cette perspective.»

Cette interprétation historique a provoqué des réactions critiques de la part des historiens. Soit elle juxtapose simplement la Meiji brillante (1868-1912) et la Shōwa obscure (1926-1945), en ignorant la période Taisho «démocratique» (1912-1926) ; le roman se limite à la perspective des «cadres», évoquant très peu celle du peuple, tandis que le courant (socialiste) contre la guerre n'est même pas évoqué. Voici peut-être la raison pour laquelle ce roman est si populaire auprès des élites japonaises d'après-guerre.

Mais comme le montre la juxtaposition de «la Meiji brillante contre la Shōwa obscure», Shiba n'était pas un simple nationaliste qui glorifie toute la période avant 1945. De ses expériences pendant la Seconde Guerre mondiale, il avait gardé un fort ressentiment contre l'armée japonaise de Shōwa qui se montrait incompétente. Dans ce contexte, il voit en Nogi un commandant fortement incompétent, et non pas la belle figure du *samurai* traditionnel. En plus, Shiba fait remarquer beaucoup de problèmes structurels de la Russie tsariste, qui ont permis au Japon d'avoir une «victoire de justesse», et soutient que les problèmes qui conduisirent le Japon à la catastrophe en 1945 étaient déjà inhérents à la victoire de 1905. Cette position «ni (très) à droite, ni à gauche» de Shiba correspondait bien à la mentalité de la majorité de la génération d'après-guerre pacifiste, qui cherchait son «nuage blanc en haut de la montée» dans le développement économique²⁶.

Alors que beaucoup de romans de Shiba ont été tournés pour le cinéma, il a refusé jusqu'à sa mort de faire une adaptation cinématographique de son roman «Le nuage blanc en haut de la montée», parce qu' «il risque d'être mal compris». En devenant de plus en plus critique face au développement économique et social du Japon depuis les années 1980, il craignait d'être utilisé pour une propagande glorifiant la guerre. C'est donc en 1999 que la chaîne de télévision NHK a finalement obtenu de sa veuve la permission d'en faire un film.

Le feuilleton télévisé, généreusement financé (environ 30 millions d'euros au total), est esthétiquement bien fait²⁷. Autour de lui, il y a eu des discussions et des débats pour ou contre le roman, et la nécessité de le filmer maintenant. Le site internet du feuilleton se justifie ainsi : «En dessinant sur une grande échelle inconnue l'énergie et la douleur de l'époque Meiji qui marquait le premier pas de l'Etat moderne, nous souhaitons voir

notre œuvre donner courage et idées nouvelles aux Japonais d'aujourd'hui»²⁸. Par contre, un journal de droite a critiqué le feuilleton télévisé pour avoir inséré une scène qui n'existait pas dans le roman original : un saccage par l'armée japonaise lors de la Première guerre chino-japonaise. Tandis qu'il y avait de tels actes de saccage, les nationalistes japonais insistent sur le comportement correct de l'armée japonaise, par rapport à celui des autres pays qui s'étaient livrés à des actes de vandalisme lors de la Révolte des Boxers en 1900-01. Quoiqu'il en soit, le taux d'audience n'a pas été très élevé et la partie de la guerre russo-japonaise à laquelle sont consacrées les cinq derniers épisodes diffusés à la fin de l'année dernière, est celle qui a été le moins regardée²⁹. Comment peut-on l'interpréter ? La réponse ne peut pas aller au-delà d'une spéculation subjective en raison du manque d'information. Toutefois, les scènes très vivantes et parfois trop réalistes des combats des Japonais d'il y a un siècle n'ont pas attiré beaucoup de téléspectateurs.

5. En guise de conclusion

Malgré les différences importantes dans les trois ouvrages présentés, ce qui leur est commun, c'est la conviction que la guerre russo-japonaise est une guerre défensive. Même si les guerres sino-japonaise ainsi que russo-japonaise se sont toutes les deux déroulées en Corée et Chine, le fil conducteur reste toujours que ces guerres furent des guerres défensives pour le Japon contre la Russie agressive, qui aurait colonisé le Japon en cas de victoire. Cette obsession de devenir colonisé justifie la guerre.

Cette absence de perception de l'agression pour les guerres au tournant du 20^e siècle pourrait vous sembler paradoxale à la vue de l'enquête citée ci-dessus. Mais d'une part, il faut voir que la question ne concerne en principe que les guerres de 1931 à 1945, ce qui voudrait dire que la thèse de juxtaposition de «la Meiji claire et la Showa sombre» est bien partagée dans la société japonaise. L'idée d'une défense contre les occidentaux impérialistes empêche, pourrait-on ajouter, l'idée d'une solidarité entre les peuples asiatiques. Dans les discours de droite, on peut retrouver cette idée même pour la Seconde Guerre mondiale, en parlant d'un encerclement du Japon par les pays méchants «ABCD» (A comme américain, B comme britannique, C comme chinois, et D comme hollandais/dutch), qui auraient forcé le Japon à entrer en guerre contre eux.

Cela me rappelle la situation allemande avant 1914. Dans leur livre franco-allemand sur la Première Guerre mondiale qui est d'ailleurs traduit en japonais par mon collègue japonais et moi-même, Jean-Jacques Becker et Gerd Krumeich soulignent l'obsession allemande, y compris même parmi les socialistes, d'«encerclement» par les vieux pays

jaloux de l'essor de l'Allemagne et leur conviction qu'il faut mener une guerre de défense même sur le sol ennemi³⁰. Ici, je suis tenté par une comparaison germano-japonaise pour en tirer une hypothèse que, dans la perception historique des Japonais (de ceux de droite au moins), la Seconde Guerre mondiale serait la «Première Guerre mondiale et demie», dans laquelle le massacre de Nankin serait perçu de la même manière que les «atrocités allemandes» en Belgique et dans la France du Nord, commises par les troupes allemandes et utilisées par les Alliés comme un indice de barbarie de la nation allemande pendant la Première Guerre mondiale et après³¹. Tandis que les Américains forçaient le Japon à accepter une défaite inconditionnelle par la prise d'Iwojima et d'Okinawa et par les bombes atomiques jétées sur Hiroshima et Nagasaki, des millions de soldats japonais restaient sur le sol ennemi, en Chine, lors de la défaite, comme un grand nombre de soldats allemands lors de l'armistice en novembre 1918. Bien sûr, cela est très spéculatif, mais une telle spéculation comparative pourrait être envisagée pour réfléchir sur le cas japonais. De même serait le débat des historiens français autour de la «culture de guerre», sur la question fondamentale de savoir pourquoi les soldats japonais ont continué à combattre pendant quatre ans (dans la Guerre du Pacifique) ou huit ans (dans la Seconde Guerre sino-japonaise).

En tout cas, tandis que les atrocités allemandes ne dérangent plus l'amitié franco-allemande actuelle, ce n'est pas du tout le cas pour le massacre de Nankin, comme le montre l'affaire récente (fin février 2012) du maire de Nagoya, une grande ville du Japon central, qui affirma qu'un tel «massacre», n'avait jamais eu lieu. La ville de Nankin, qui a conclu un jumelage avec Nagoya en 1978, a refusé tout échange avec Nagoya. Mais le maire n'a pas été forcé de démissionner.

Un des arguments les plus pertinents pour expliquer la faible perception historique d'agression au Japon serait que le Japon a été libéré des charges coloniales automatiquement par sa défaite, c'est-à-dire que la défaite aurait épargné au Japon les problèmes de décolonisation. Avant 1945, on discutait sur l'idée d'un peuple asiatique qui aurait pu justifier la «sphère de prospérité commune de la Grande Asie de l'Est». Après 1945, cette idée a brusquement disparu et on n'a parlé que du «Japon mono-ethnique»³². Ce nouveau mythe a empêché les Japonais à faire face à leur passé colonial.

Je voudrais avant de conclure proposer une autre raison : le fait que la responsabilité des dirigeants politiques et militaires, y compris de l'empereur Hirohito, n'ont pas été bien éclairées, a encouragé les Japonais à supporter personnellement des douleurs ou des sacrifices de guerre. Ce comportement discret encourage à son tour à demander la même chose aux victimes étrangères.

Il y a encore d'autres arguments qui méritent d'être présentés, mais je m'arrête ici. Je voudrais finir cette conférence en rappelant qu'il y a quand même des initiatives bi- ou multilatérales qui veulent surmonter les barrières de perception historique en Asie de l'Est. Les barrières sont encore hautes et fortes, et les arguments des historiens semblent parfois trop fatalistes, lorsqu'ils soulèvent tel ou tel problème. Mais nous sommes dans un processus de mutation des relations internationales que nous ne pouvons pas changer tout d'un coup. Nous avons plutôt besoin de développer les occasions de dialoguer d'une façon démocratique.

(Notes)

- 1 Texte de conférence faite dans le séminaire de doctorants du Professeur Rainer Hudemann à l'Université Paris-IV (Sorbonne), le 27 mars 2012.
- 2 «150^e Anniversaire des Relations franco-japonaises», <http://www.fr.emb-japan.go.jp/150/index.html> (consulté: 28/02/2012)
- 3 Deutscher Bundestag, 17. Wahlperiode, Drucksache 17/4545, 26/01/2011. "Antrag der Fraktionen CDU/CSU, SPD, FDP und Bündnis 90/Die Grünen. 150 Jahre diplomatische Beziehungen zwischen Deutschland und Japan ", <http://dip21.bundestag.de/dip21/btd/17/045/1704545.pdf>; Stenographischer Bericht der 87. Sitzung am 27.1.2011, <http://dip21.bundestag.de/dip21/btp/17/17087.pdf> (consulté: 28/02/2012)
- 4 „Zwischen beiden Ländern gibt es ein großes Maß an Ähnlichkeiten am Beginn ihrer nationalstaatlichen Entwicklung. Sowohl in Japan als auch in Deutschland setzte die Industrialisierung gegenüber Großbritannien und Frankreich verspätet in der Mitte bzw. gegen Ende des 19. Jahrhunderts ein; die Gründung des Nationalstaats lässt sich in beiden Fällen auf das Jahr 1871 datieren, als das Deutsche Reich gegründet wurde und in Japan die Feudalfürstentümer durch von Tokyo aus kontrollierte Präfekturen ersetzt wurden. Beide Länder setzten sich zum Ziel, einen modernen, ökonomisch wie politisch leistungsfähigen Staat im Rahmen einer konstitutionellen Monarchie zu entwickeln, in dem Reformen von einem ausgeprägten Berufsbeamtentum vorangetrieben wurden. Deutsches Staats- und Zivilrecht erwies sich aus diesem Grund als ein in vielerlei Hinsicht geeignetes Vorbild für die japanischen Reformen, selbst für die Erarbeitung der japanischen Verfassung von 1889, die bis 1947 Gültigkeit haben sollte.“ (ibid., p.1)
- 5 „Mit der Machtergreifung der Nationalsozialisten in Deutschland entwickelte sich das japanisch-deutsche Verhältnis zu einer Kriegsallianz. Im September 1940 unterzeichnete Japan den Dreimächtepakt mit Deutschland und Italien. Dieser erweiterte den bestehenden Antikominternpakt um gegenseitige militärische Unterstützung. Das Bündnis mit Japan sollte den Kriegseintritt der USA auf der Seite Großbritanniens verhindern. Japan behielt sich jedoch vor, im Bündnisfall autonom zu entscheiden, ob es den USA den Krieg erklären werde oder nicht.
Deutschland und Japan fochten ihre Aggressions- und Eroberungskriege, mit verheerenden Folgen für die Menschen in den betroffenen Nachbarländern. Der Zweite Weltkrieg endete für beide Ländern [sic] 1945 in der bedingungslosen Kapitulation und in einer politischen und moralischen Katastrophe.“ (ibid. p.2)

- 6 Procès-verbaux de la Chambre des Représentants japonaise, Séance plénière, 22/04/2011.
http://kokkai.ndl.go.jp/cgi-bin/KENSAKU/swk_download.cgi/download.tif?SESSION=28933&SRV_ID=9&DOC_ID=8234&MODE=4 (consulté: 28/02/2012)
- 7 Procès-verbaux de la Chambre des Représentants japonaise, Séance du conseil d'administration, le 22/04/2011, député Noriaki Sasaki (Parti communiste japonais).
http://kokkai.ndl.go.jp/cgi-bin/KENSAKU/swk_download.cgi/download.tif?SESSION=28933&SRV_ID=9&DOC_ID=7961&MODE=4 (consulté: 28/02/2012)
- 8 *Sankei Shinbun*, 31/03/2011.
- 9 Mais, comme l'a fait remarquer Takumi Sato, la date du 15 août ne correspond pas à celle conventionnelle pour l'armistice: il serait plus légitime de choisir le 14 août, lorsque le gouvernement japonais a accepté officiellement la déclaration de Potsdam, ou le 2 septembre, lorsque l'armistice a été signée sur le cuirassé *Missourri* en rade dans le golfe de Tokyo. Le 15 août, c'est le jour où le message de l'empereur Hirohito destiné à ses «sujets» fut diffusé à midi par la radio. Mais en réalité, les expériences de la fin de guerre par les Japonais sont diverses. Le 15 août avait été choisi comme un compromis. Voir Sato, *Hachi gatsu jyūgo nichi no shinwa. Syūsen kinenbi no media gaku (Le mythe du 15 août. Une étude médiatique sur le jour de la fin de guerre)*, Tokyo : Chikuma syobō 2005.
- 10 Il faut cependant noter que l'affaire de Bitburg juste avant le discours de Weizsäcker pourrait être considérée comme identique à la visite officielle de Nakasone.
- 11 Kanji Nishio, *Kotonaru Higeiki. Doitsu to Nihon (Les tragédies différentes. L'Allemagne et le Japon)*, Tokyo : Bungeisyunjyū 1994.
- 12 Représentatif de ce courant post-nationaliste est: Nagao Nishikawa, *Kokuminkokka ron no shatei. Aruiwa «Kokumin» toiu kaibutsu nitsuite (Perspective de la théorie de l'Etat-nation, ou essai sur le monstre qui s'appelle «la nation»)*, Tokyo : Kashiwa Shobō 1998.
- 13 Tetsuo Makita «Les guerres précédentes et les clivages générationnels», *Bunken Yoron Chōsa Fairu (Fichier du sondage d'opinion par le NHK-BCRI)*, Septembre 2000.
<http://www.nhk.or.jp/bunken/summary/yoron/social/pdf/000901.pdf> (consulté: 04/03/2012). Pour les perceptions de guerre des Japonais depuis 1945, voir l'excellente analyse de Yutaka Yoshida, *Nihonjin no sensō kan. Sengoshi no naka no henyō (Les Japonais et leurs perceptions de guerre en mutation dans l'histoire d'après-guerre)*, Tokyo : Iwanami Shoten 1995, réédité en 2005.
- 14 Guillaume Le Quintrec / Peter Geiss (eds.), *Histoire/Geschichte. Tome 3 : L'Europe et le Monde de 1945 à nos jours*, Paris : Nathan 2006, p.32.
- 15 Une enquête japoно-coréenne sur les perceptions réciproques, effectuée en 2010 à l'occasion du centenaire de l'annexion de la Corée par le Japon, constate le contraste intéressant que les dix personnages coréens les plus connus au Japon sont souvent des pop-stars coréennes (acteurs/-rices et chanteurs/-ses), tandis que les personnages japonais les plus connus en Corée sont plutôt des personnages historiques et politiques: le personnage japonais le plus connu est l'homme politique Hirobumi Ito (20,8%), assassiné en 1909 par le nationaliste coréen An Jung-geun, tandis que celui coréen est Bae Yong-jun (de même 20,8%), acteur devenu célèbre au Japon par la série télévisée «Sonate d'hiver» (2004). Voir Kei Kono / Miwako Hara, «Le présent, le passé et l'avenir autour du japoно-coréen. D'après une enquête des citoyens japoно-coréenne», *Hosokenkyū to Chosa (Recherches médiatiques)*, November 2010, http://www.nhk.or.jp/bunken/summary/research/report/2010_11/101101.pdf (consulté: 04/03/2012)

- 16 Voir en général pour l'état actuel de la recherche, Haruki Wada, *Nichiro Sensô (La guerre russo-japonaise)*, 2 tomes, Tokyo: Iwanami Shoten 2010.
- 17 Keiichi Harada, *Nisshin senso to Nichiro senso (Les guerres sino-japonaise et russo-japonaise)* (Tome 5 de la série consacrée à l'Histoire moderne et contemporaine du Japon), Tokyo: Iwanami Shoten 2010.
- 18 John Steinberg et al (éd.), *World War Zero. The Russo-Japanese War in Global Perspective*, 2 tomes, Leiden: Brill 2006-2007.
- 19 Voir la préface pour la version en japonais de Jean-Jacques Becker / Gerd Krumeich, *La Grande Guerre. Une histoire franco-allemande*, Paris 2008 : Tallendier, traduit par et avec une postface de Hisaki Kenmochi / Akiyoshi Nishiyama, Tokyo : Iwanami Shoten 2012.
- 20 Tandis qu'il n'avait pas de jours fériés officiels de la victoire dans l'Empire allemand (le *Sedantag* n'en a jamais été le cas), l'Empire japonais en avait établis après la guerre russo-japonaise. Ils n'étaient pas des anniversaires de traité, ni d'armistice, mais des victoires militaires lors de batailles qui s'étaient déroulées pendant une guerre.
- 21 Pour ce film, ainsi que le film «Colline 203», voir Isao Chiba, "Shifting Contours of Memory and History, 1904-1980", in: Steinberg et al. (éd.), *World War Zero. tome 2, op.cit.*, pp.357-378. Ma source pour ce passage se base largement sur cet article. Pour une bande dessinée sur la guerre voir l'article peu critique: Yukiko Kitamura, "Le récit de la Guerre Russo-Japonaise: La bande dessinée par Egawa Tatsuya", in: Dany Savelli (dir.), *Faits et imaginaires de la guerre russo-japonaise (Les Carnets de l'exotisme 5)*, Paris : Kailash 2005, pp.535-562. (version en anglais: "Serial War: Egawa Tatsuya's Tale of the Russo-Japanese War", in: Steinberg et al. (éd.), *World War Zero. tome 2, op.cit.*, pp.417-431)
- 22 En cette année-là le livre blanc financier formulait la célèbre phrase : «L'après-guerre est déjà finie».
- 23 Une caractéristique de ce film est qu'il dessine en détail la vie des simples soldats, symboliques pour les bas-fonds de la société japonaise au tournant du 20^e siècle: dans la famille d'un jeune soldat, qui travaillait avant la guerre dans un magasin de tofu, son père, un alcoolique, lui jetait des mots «Je te souhaite une mort honorable au champ de bataille puisque je pourrai alors recevoir une pension», et sa sœur gagnait l'argent en se livrant à la prostitution. Il y avait aussi un voyou libéré de la prison pour être mobilisé, ainsi qu'un gardien de temple dont la femme était déjà morte en lui laissant deux petits enfants. Il hésitait à s'en séparer et essayait de fuir du front.
- 24 Article «Bestseller», dans la Wikipédia japonaise : http://ja.wikipedia.org/wiki/%E3%83%99%E3%82%B9%E3%83%88%E3%82%BB%E3%83%A9%E3%83%BC#cite_note-dacapo2005-1 (consulté : 09/03/2012)
- 25 Dans son étude comparative sur l'historiographie en Allemagne de l'Ouest et au Japon dans les premières quinze années après la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'historien allemand Sebastian Conrad fait remarquer que, contrairement à l'image largement partagée, les historiens japonais étaient alors plus critiques face à l'histoire japonaise que leurs collègues allemands à l'histoire allemande. La mise en doute rapide de l'histoire nationaliste et impérialiste au Japon, qui avait été dominante auparavant, pourrait être expliquée pour une grande partie par la pénétration du marxisme dans les institutions universitaires des sciences historiques. Conrad écrit à ce sujet: «Une histoire sociale critique, qui ne devint active dans la République Fédérale que dans les années 1960, s'était déjà imposée au Japon directement après la guerre.» Voir Sebastian Conrad, *Auf der Suche*

- nach der verlorenen Nation. Geschichtsschreibung in Westdeutschland und Japan 1945-1960*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht 1999, p.404.
- 26 Pour une contextualisation de l'écrivain dans la vie intellectuelle du Japon après 1945 : Ryuichi Narita, *Sengo Shisōka toshite no Shiba Ryōtarō (Ryotaro Shiba comme intellectuel d'après-guerre)*, Tokyo : Chikuma Shobō 2009.
- 27 Le budget généreux pour ce feuilleton télévisé avait été critiqué en 2004, lors d'un scandale financier de NHK, qui est l'unique groupe audiovisuel public japonais et dont le budget est fortement dépendant de la redevance des téléspectateurs. C'est pourquoi le feuilleton avait été divisé en trois parties et que l'on ne pouvait émettre qu'une partie chaque année, ce qui pourrait être une raison possible du modeste succès du film.
- 28 «About this drama» (en japonais) <http://www.nhk.or.jp/matsuyama/sakanoue/about/index.html> (consulté: 09/03/2012)
- 29 La première partie (décembre 2009) : 17,5% en moyenne, la deuxième (décembre 2010) 13,5% et la troisième (décembre 2011) 11,5%, d'après la statistique indiquée dans : [http://ja.wikipedia.org/wiki/%E5%9D%82%E3%81%AE%E4%B8%8A%E3%81%AE%E9%9B%B2_\(%E3%83%86%E3%83%AC%E3%83%93%E3%83%89%E3%83%A9%E3%83%9E\)](http://ja.wikipedia.org/wiki/%E5%9D%82%E3%81%AE%E4%B8%8A%E3%81%AE%E9%9B%B2_(%E3%83%86%E3%83%AC%E3%83%93%E3%83%89%E3%83%A9%E3%83%9E)) (consulté : 09/03/2012)
- 30 Becker / Krumeich, *op.cit.*
- 31 John Horne / Alan Kramer, *German Atrocities 1914. A History of Denial*, New Haven: Yale University Press 2001.
- 32 Eiji Oguma, *Tan-itsu minzoku shinwa no kigen. «Nihonjin» no jigazō no keifu (Les origines du mythe du «Japon mono-ethnique». Généalogie des autoportraits du «Japonais»)*, Tokyo : Shinyō sya 1995.

War Memories in Twentieth-Century Japan from a Comparative Perspective

Akiyoshi Nishiyama

This article opens with a brief examination of a political incident, which received scant media attention just after the Great East Japan Earthquake and the nuclear accident in Fukushima in Spring 2011. In a Resolution that was published at this time to mark the 150th Anniversary of German-Japanese relations, the Japanese Diet erased certain sentences which evoked the war crimes of World War II and the historical responsibility of both states for them. This incident is a good example of the “German Obsession” that has been noted in Japan since the 1980s. On the one hand, the German example has been used as a moral and political yardstick for measuring the backwardness of Japanese historical reflection. On the other hand, there has also been a strong tendency among a part of Japanese intellectuals to distinguish and mark the uniqueness of Nazi-Germany’s crimes.

Focusing on the Russo-Japanese War of 1904/05 and the memories that it evokes in Japanese society, particularly representations of the war in movies, this article reflects on why the popular understanding of Japanese wars of the 20th Century as wars of aggression and invasion is not widely shared. It also makes some suggestions in favor of a comparative analysis of Japanese “War Culture”.